





DANS LA GUEULE DU LOUP

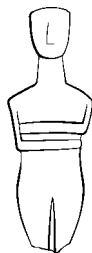


OLIVIER BELLAMY



# DANS LA GUEULE DU LOUP

roman



BUCHET ❁ CHASTEL

© Libella, Paris, 2013.  
ISBN : 978-2-283-02667-0

« Au plus haut de sa mission, la musique  
n'a presque plus rien d'humain. »

Glenn Gould





*À Leonid.*







## Prologue

Londres – 1983

Les yeux rivés sur un voyant rouge qui tarde à s'allumer, Lina Prokofiev attend.

Sa jambe lui fait mal. À quatre-vingt-cinq ans, ses articulations ne manquent pas de la rappeler à l'ordre. Que cette cabine est petite, inconfortable et mal aérée! Une odeur de transpiration âcre lui chatouille les narines. Elle aurait cru les studios mythiques d'Abbey Road plus luxueux et mieux entretenus.

Comme si elle ne la connaissait pas par cœur, Lina se concentre sur la première phrase des feuillets qui s'étalent largement sur le pupitre pour éviter, lui a indiqué l'ingénieur du son, le bruit parasite des pages qu'on tourne. « Le micro est très sensible, a-t-il prévenu, essayez de ne pas bouger. »

Elle perçoit un bruit bizarre dans ce casque trop serré qui ruine sa mise en plis. Erreur de débutant : on ne va pas chez le coiffeur avant une séance d'enregistrement ! Elle tend l'oreille et redoute une forme inédite des acouphènes qui l'empoisonnent depuis quelques années.

Et si le producteur avait changé d'avis ? Pendant qu'elle moisit dans ce trou à rats, il est peut-être en train d'expliquer à son fils, venu gentiment de Paris pour l'épauler, que, tout compte fait, ce n'est pas une si bonne idée que la veuve de Serge Prokofiev prête sa voix au conte musical *Pierre et le Loup*. Qui va déboursier dix livres sterling pour l'entendre elle, alors que la version si drôle de Peter Ustinov tient toujours le haut du pavé ?

Tout à coup, le voyant s'allume faiblement. Est-ce le signal attendu ou un caprice de l'installation électrique ? Ses poumons se gonflent dans une poussée d'adrénaline, sa langue caresse ses lèvres sèches et un sourire illumine son visage. Elle pense à ses petits-fils ; c'est à eux que s'adresse cette histoire.

– « Un beau matin, Pierre ouvrit la porte du jardin et s'en alla dans les prés verts. »

Son timbre est clair et stable. Elle reconnaît alors le thème de Pierre, joué par le quatuor à cordes de l'orchestre, que les enfants du monde entier identifient aussi aisément que la *Marche turque*. La musique s'interrompt brusquement et un grésilleme-nt lui fait craindre un faux contact. Une voix au fort accent cockney la tire de ses spéculations :

– OK, c'est dans la boîte, mais nous avons un petit problème technique. Cinq minutes de pause... Vous pouvez sortir de la cabine, Madame Prokofiev.

Lina s'extirpe du bocal étouffant et retrouve son fils qui arbore une mine sombre qu'elle décide d'ignorer.

– C'est drôle ! J'ai l'impression d'avoir fait ça toute ma vie, lance-t-elle d'un ton alerte.

– Pas trop fatiguée, maman ?

– Hein ? Ah, non, non, ça va. J'en ai vu d'autres. Qu'est-ce que tu en penses ? Je ne fais pas trop vieille dame ?

– Tu sais ce que j'en pense...

Elle regarde son fils droit dans les yeux, avec une nuance d'étonnement très étudiée.

– Tu ne trouves pas ça bon ?

– Mais non, c'est très bien, seulement...

– Seulement quoi ?

Sviatoslav Prokofiev secoue la tête en signe d'agacement. Sa mère le défie du menton.

– J'ai quand même bien le droit d'enregistrer le conte musical de mon mari, non ?

Lina s'est laissée aller à un brin d'agressivité. Elle tente d'effacer l'effet produit par un petit rire cristallin qui sonne faux.

– Ton « mari » !

– Oh, je sais ce que tu vas me dire, mais les liens du mariage sont sacrés.

– À quoi rime ce numéro de récitante ?

– Ça va rapporter de l'argent pour la fondation. Il faut bien faire travailler les morts !

Cette fois, elle prend soin de ne pas rire pour ne pas atténuer le caractère cinglant de sa remarque. Peine perdue, Sviatoslav sait que sa mère joue la comédie du cynisme.



– Il ne t'en a pas assez fait baver? Tu en veux encore?

– Sviatoslav, ne parle pas ainsi de ton père.

– C'était un égoïste, un sans-cœur.

– Non, c'était un homme supérieur dans un monde de lâches et de brutes.

– Lui aussi, c'était une brute.

– Non. Tu ne l'as pas connu comme je l'ai connu.

– Ça, évidemment...

– Mais, mon tout petit, si je ne l'avais pas rencontré, tu ne serais pas là à l'accabler de reproches. C'était un génie. Le Mozart du XX<sup>e</sup> siècle.

– Ça ne donne pas tous les droits.

Sviatoslav affiche la certitude de ceux qui portent un jugement sur les événements passés sans même les avoir affrontés. Certes, ils ont souffert, son frère et lui, mais la notoriété de Serge Prokofiev leur a épargné la misère. Ils ont été protégés, ils ont pu faire des études. Aujourd'hui, ils vivent confortablement à Paris ou à Londres. Le nom qu'ils portent leur confère nombre d'avantages. Indéniablement. Lina garde

ces pensées pour elle. Inutile d'entamer un débat qui les mènerait trop loin. Elle se contente de répliquer :

– C'était une époque difficile. Il fallait se battre.

– Enfin, maman, personne ne nous obligeait à rentrer en URSS. Nous étions à Paris. Pourquoi nous a-t-il forcés à vivre cet enfer?

Lina soupire :

– Oh, mais il ne m'a pas forcée. J'étais d'accord avec lui.

– Alors, tu es bien aussi folle que lui.

– J'ai payé assez cher notre folie. Et pourtant je ne regrette rien. Il n'a jamais quitté mon cœur. Jamais!

– Je ne comprends pas.

– Ton père avait un caractère... très spécial. Il ne vivait que pour sa musique. Composer, c'était comme respirer, et il aurait été capable de tuer, sans le moindre remords, pour pouvoir respirer. À part cela, il était très drôle... J'ai eu pas mal d'ennuis avec lui, mais je ne me suis jamais ennuyée. Ce n'est pas facile à comprendre, mais la musique n'est pas faite pour être

comprise, elle est faite pour être *entendue*.  
Et ton père, c'était la musique.

Elle s'assoit sur le divan, avale une gorgée de café tiède qu'une hôtesse leur a aimablement servi en les prévenant que la panne informatique durerait plus longtemps que prévu, et se laisse gagner par une douce nostalgie. Elle voit défiler les images de sa vie passée avec une troublante netteté.

Est-ce toute la vérité? Dans les grandes lignes, oui. Certes, on brode toujours un peu avec le recul. Peut-être ressemble-t-elle même à Don Quichotte qui croit voir le jour au beau milieu de la nuit. Mais son intuition et sa fantaisie débusquent des détails qui auraient échappé au plus scrupuleux des biographes ou au plus grand historien de ces années terribles et extraordinaires. La réalité des faits est un soleil trompeur. La vérité s'abreuve à d'autres sources plus sinueuses.



# I

## Paris – 1932

L'appartement des génies de la musique affiche rarement des signes extérieurs de richesse. Les fauteuils ont le confort requis pour se reposer d'un dur labeur ou pour accueillir des amis, la table sert à engloutir trois repas par jour, les tableaux, même signés de noms prestigieux, sont avant tout des souvenirs, voire des présents de peintres célèbres ou non. Rien d'ostentatoire. Le piano à queue occupe la partie centrale du salon. Ce n'est pas un meuble, c'est un instrument de travail. Il n'est donc pas ciré de frais et surmonté de bibelots décoratifs comme chez les amateurs ou les grands bourgeois qui n'en jouent pas, mais recouvert de partitions, de lettres de félicitations, de contrats en attente, de programmes de concerts.

En revanche, le bureau est parfaitement rangé. Pas un papier qui traîne. La règle, les ciseaux, le buvard, l'encrier et le porte-plume sont aussi strictement disposés que les couverts et la vaisselle dans un restaurant de luxe. Au mur, des affiches de récitals, des photos dédicacées, des gravures représentant des compositeurs du passé... Et aussi des planches de botanique qui indiquent que le maître des lieux n'est pas si monomaniacal qu'on pourrait le supposer. Une volumineuse bibliothèque croule sous les livres en plusieurs langues. De la littérature, des précis de mécanique, des ouvrages sur les avions, les automobiles, les fleurs, les arbres, la géologie et des biographies de musiciens usées jusqu'à la corde, fatiguées par les multiples déménagements. Un jeu d'échecs au bois rongé par la sueur trône sur une table basse.

Près de la porte, des valises recouvertes d'écussons trahissent la myriade de pays traversés, mais rappellent aussi au visiteur qu'un pianiste est toujours sur le départ ou qu'il vient de rentrer de tournée... ce *perpetuum mobile* de la vie d'artiste international.

Deux vélos d'enfant sont posés contre le portemanteau. Détail insolite : un train électrique zigzague à travers la pièce. La locomotive s'arrête régulièrement dans les deux gares situées sous la table et près de la bibliothèque, elle peine dans les côtes et lutte contre la gravité dans les descentes. De multiples embranchements ferroviaires s'actionnent de manière aléatoire et offrent le spectacle héroïque d'une course folle, absurde, aux trajets innombrables quoique réduits à un espace circonscrit.

Serge Prokofiev entre d'un pas vif au moment où le tortillard sort de l'ombre causée par la banquette du piano. Il regarde sa montre d'un air préoccupé et se dirige vers le téléphone en enjambant les rails avec une délicate habileté, tel un géant respectueux des Lilliputiens. Sans une hésitation, il décroche le combiné et actionne la manivelle d'un geste brusque.

– Mademoiselle...! Ah, pouvez-vous me passer la rédaction de *Paris Soir*, je vous prie... Oui, le journal *Paris Soir*... Je patiente... Allo, allo. Oui, bonjour, pourrais-je parler à... M. Dumestre... Le journaliste

Fernand Dumestre... De *Paris Soir*... Un faux numéro? Mais enfin, Madame, s'il s'agit d'un faux numéro, pourquoi diable avez-vous décroché?

Il raccroche brutalement. Non dans un mouvement de colère, mais parce que son esprit est déjà occupé par une autre pensée et qu'il ne se soucie plus de cet appareil décevant dont la technologie admirable dépend trop de la légèreté d'une opératrice peu professionnelle. Il a parlé normalement, sans hausser la voix, comme un homme habitué à ce que tout tourne autour de lui, avec une sorte de flegme inébranlable. Il pourrait sur le même ton ordonner la destruction immédiate d'un village de dix mille âmes à un subalterne chargé d'exécuter la besogne. Mais il n'est pas le dictateur d'un pays, il est le maître de sa propre existence au service d'une œuvre. La sienne.

Le tintement de la sonnette de la porte d'entrée le tire de sa féconde rêverie. Il va ouvrir sans se hâter.

– Vous êtes en retard de trois minutes et douze secondes. J'ai horreur du dilettantisme.



Son regard s'attarde sur les vêtements négligés, le visage congestionné et trempé de sueur du visiteur qui s'apprête à répliquer confusément.

– Et je supporte encore moins les excuses. Allez, au travail! Il ne nous reste plus que onze minutes et vingt secondes. Que voulez-vous savoir, cher ami? Je dois faire ensuite trente minutes de marche jusqu'aux Invalides, avec mon ami Nabokov. Et il faut que je travaille mon concerto.

Le journaliste ne s'attendait pas à une entrée en matière aussi sèche et peu orthodoxe. Ce n'est pas la première fois qu'il se rend au domicile d'une personnalité, mais généralement il est reçu avec une sorte de condescendance masquée, de fausse affabilité propre aux artistes avides de publicité. Ou encore avec le naturel déguisé de notables qui feignent d'avoir oublié le rendez-vous, qui font mine de s'arracher à une activité débordante alors qu'ils répètent leur rôle depuis une heure. Il s'attendait donc à tout! Sauf à ce constat brutal de la réalité, ce mépris tranquille,

cette sincérité désarmante qui le mettent mal à l'aise et lui font perdre ses moyens.

– M. Prokofiev, c'est un grand plaisir de vous rencontrer.

– Le plaisir n'est pas réciproque.

Aucune agressivité dans le ton. Seulement un état des lieux laconique des sentiments qu'il inspire. Le compositeur lui tourne le dos et va se caler dans l'un des fauteuils du salon. Soufflé par une telle autorité, le journaliste ferme la porte et frotte avec ostentation ses pieds sur le paillason de peur d'essayer de nouveau une réflexion peu amène sur la propreté douteuse de ses semelles. D'un doigt, Prokofiev lui indique le fauteuil en face de lui. Le journaliste prend son temps pour répondre à l'invitation comminatoire. Il retire son vieil imperméable et le suspend au portemanteau. D'un geste qu'il croit assuré, il sort un carnet et un stylo de sa veste, parcourt la pièce des yeux en s'abstenant de tout commentaire et s'assoit dignement à l'endroit indiqué comme s'il avait décidé de son propre chef que c'était effectivement la place qui lui convenait.

Prokofiev tapote le bras de son fauteuil d'un air absent, utilisant ce temps mort pour laisser librement ses doigts s'entraîner à l'exercice des tierces et des trilles. Alors que le journaliste s'apprête à débiter l'entretien, il le coupe :

– Lavande du Vaucluse, jasmin de synthèse (un peu trop), iris marocain (pas de Florence, malheureusement), santal et vanille.

– Je vous demande pardon ?

Le compositeur s'amuse de son étonnement.

– Les notes de tête, de cœur et de fond de votre eau de toilette bon marché. Harmonie pauvre, mélodie banale, dissonances involontaires. Un parfumeur doit avoir autant de goût qu'un compositeur.

Le journaliste garde un instant la bouche ouverte avant de dégager un pan de sa veste coincé sous son postérieur. Il se frotte la joue en maugréant.

– Ce n'est pas du parfum. C'est mon *after-shave*.

Après avoir réhabilité sa virilité froissée, plus importante à ses yeux qu'une faute de

goût ou qu'un manque de moyens, il retrouve sa contenance, croise son pied droit sur son genou gauche et pose avec humeur son calepin dessus.

– Dans quelles conditions avez-vous quitté la Russie après la Révolution ?

– C'était la guerre. J'ai été obligé d'abandonner ma mère. Ces idiots m'ont laissé partir en Amérique. Ils m'ont dit : « Vous êtes un révolutionnaire en musique, nous le sommes dans la vie. Revenez vite ! » J'y suis retourné récemment... En Orient-Express ! Tant qu'à aller chez les prolétaires... Mais ils aiment la musique.

Ayant senti une nuance de douceur dans cette dernière phrase, le journaliste lève un sourcil et pointe un doigt accusateur :

– Ah ! vous n'avez pas totalement rompu avec votre pays !

Prokofiev hausse les épaules.

– Je suis un oiseau qui chante et qui voyage. Je me sens chez moi dès lors que j'ai un piano pour m'exprimer, un public à bousculer, des critiques à ulcérer et des éditeurs pour m'escroquer. Je ne suis pas un sentimental. Pas de temps pour cela.

Allez recueillir les jérémiades de Rachmaninov si vous voulez du pathos pour vos lectrices.

– Ah oui! Où peut-on le trouver? demande le journaliste très intéressé.

Prokofiev est décontenancé un bref instant avant de répondre d'un ton détaché.

– En Suisse, je crois.

Le journaliste présente une moue déçue et reprend son interrogatoire avec la vague impression d'avoir flairé un point faible.

– Que pensez-vous de Paris?

– Les Parisiens ont beaucoup de goût. Mais ils sont trop gâtés. Et inconstants. Ils suivent la mode. Stravinsky, qui change de style comme de chemise, l'a très bien compris. Il a tellement peur de rater le train de la modernité. Ici les femmes s'habillent comme Coco Chanel et les hommes répètent les bons mots de Cocteau qui a autant d'oreille musicale que j'ai d'appétence pour le marxisme-léninisme.

Le journaliste note fébrilement.

– Stravinsky avec un i ou un y?

– Mettez les deux. C'est un compositeur inflationniste.

Le journaliste prend l'air circonspect du linguiste découvrant une bizarrerie de l'orthographe et qui n'entend pas débattre de ce point épineux relevant de ses prérogatives professionnelles avec un étranger peu familier des subtilités de la langue.

– Et les musiciens français ? Nos lecteurs aimeraient connaître les noms de ceux qui font parler d'eux à l'extérieur de l'Hexagone.

Il a dit « Hexagone » exprès, espérant que Prokofiev ignore ce cliché journalistique destiné à éviter une fâcheuse répétition, ainsi qu'on s'attache systématiquement à remplacer Marseille par « cité phocéenne » quand on signale une énième grève des dockers sur le Vieux-Port. Il espérait ainsi rétablir l'équilibre dans la conversation en se livrant à une sémillante explication de texte. Peut-être même s'en amuser ensemble et détendre l'atmosphère. Mais l'autre ne relève pas.

– Que voulez-vous que je vous dise ! Claude Debussy – avec un y – n'est pas mon compositeur favori. Sa musique manque de vertèbres. Je préfère Ravel. Il

n'est pas fuyant, il est net. Et puis un artiste qui place la conscience au-dessus de la sincérité me paraît plus fréquentable que les gourous, les prophètes ou les faux dévots.

– Vous croyez en Dieu ?

– Je suis comme Napoléon : juif à Jérusalem, chrétien à Rome, musulman au Caire et pourquoi pas animiste en Afrique noire. Stravinsky me traite d'anticléricale primitif parce qu'il est devenu un orthodoxe fanatique depuis Octobre 17. En fait, il vénère le dieu dollar. Mais n'écrivez pas ça, il va encore se vexer et m'écrire une lettre.

Le journaliste se détend et affecte un air protecteur.

– Ne vous inquiétez pas. Motus et bouche cousue. Tenez : je raye. Ah la la, si on pouvait tout raconter... Ce serait terrible ! Mon rédacteur en chef passe son temps à nous rabâcher : un reporter est quelqu'un qui sait tout, mais qui ne peut rien dire. Vous savez, on critique la presse, mais nous sommes des citoyens comme les autres. Et

les mauvaises nouvelles, ce n'est pas nous qui les fabriquons!

Voyant que le sujet n'intéresse pas son interlocuteur, il observe le piano et les partitions :

– Pensez-vous que la mélodie a encore de l'avenir? Depuis le temps que l'on écrit de la musique, il va bien arriver un jour où l'on aura épuisé toutes les possibilités. Comme le charbon!

Prokofiev se lève et se dirige vers le piano. Ses yeux pétillent de malice. Pour la première fois depuis le début de l'entretien, il s'exprime avec chaleur.

– C'est inépuisable. Regardez, si je commence une mélodie par un *do*, pour la deuxième note, j'ai le choix entre douze notes dans le grave et douze notes dans l'aigu. Cela fait vingt-quatre possibilités ou plutôt vingt-cinq puisque je peux répéter la première note. Pour la troisième note, j'ai vingt-cinq fois vingt-cinq possibilités, ce qui fait six cent vingt-cinq possibilités. Ainsi, pour une mélodie de huit notes, on obtient vingt-cinq puissance sept : six milliards de possibilités. Sans compter que les